

Autoportrait

France Daigle

Numéro 60, décembre 1985

L'Acadie : littérature et culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50576ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daigle, F. (1985). Autoportrait. *Québec français*, (60), 40–41.

Autoportrait



Photo Johanne Galant

Décembre 1980. Depuis un mois je ne fais à peu près rien d'autre que du feu dans le foyer de ma chambre avenue des Pins, près de la Montagne. De temps en temps il y a le pâtissier d'à côté qui me dit un beau bonjour et cela me suffit presque. Je suis venue vivre et écrire à Montréal. J'ai laissé un bon emploi stable et presque tout le reste de mes affaires à Moncton. Je fais aussi de longues balades à pied dans la ville, m'arrêtant surtout dans les magasins d'aliments naturels, les salles de cinéma et de temps à autre les librairies. Je commence à me sentir drôle quand je dois franchir le cadre d'une porte. Je commence peut-être à me sentir habitée, ou à me sentir tout court.

Novembre 1981. Je suis à Paris, j'ai décidé d'écrire un livre. De ma vie je n'en écrirai peut-être qu'un seul, faudra qu'il soit bon. J'habite une chambre au sixième d'un petit hôtel sans ascenseur rue Jarente, pas trop loin de Beaubourg. Ça me gêne que la même femme vienne tous les jours faire mon lit; alors j'essaye de ne pas être dans la chambre à ce moment-là. Tous les matins je m'astreins à composer six pages sur une petite machine à écrire louée d'une boutique où l'on me fait don du papier. J'écris ainsi sur une petite table face à un grand miroir. Moi, je m'imagine face à la mer.

Janvier 1982. Je déambule dans une superbe petite ruelle d'Athènes. Je trouve enfin l'adresse que je cherche, un immeuble blanc et chic, et je sonne. Le hall d'entrée aussi est blanc et chic. La concierge tricote et ne parle que le grec. Je n'arrive pas à lui faire comprendre qui je cherche. Je répète Sounion, Sounion mais cela ne lui fait aucun effet. Elle me met pratiquement à la porte. Deux jours plus tard je m'envole vers Israël, me disant que je reviendrai voir le Cap Sounion au printemps.

France Daigle



Juin 1982. Je suis au volant d'une énorme Ford familiale bleu turquoise dans laquelle j'ai l'impression de voler. Je traverse le no man's land qui se trouve entre McKee's Mill et Cocagne, le long de la nouvelle route 11. Je transporte 500 livres de homard frais cuit que je m'en vais déposer à l'aéroport de Moncton pour livraison dans les tavernes et restaurants de Montréal demain matin. Je profite de cette occasion de gagner un peu d'argent au Canada pour me faire remettre les dents en état avant de repartir. L'idée d'investir tout mon avoir dans ma bouche me fait sourire. Rendue à Grand-Digue je laisse échapper un soupir de soulagement. Mes vêtements et l'intérieur de la voiture sentent le hareng boucané, car on fait de ça aussi. J'en ai d'ailleurs enveloppé quelques-uns dans du papier journal pour distribution à des parents et amis. On ne sait jamais qui on va rencontrer.

Septembre 1982. La rencontre a eu lieu. Je me réinstalle à Moncton et je ressors le manuscrit parisien qui ne s'intitule pas encore *Sans jamais parler du vent*. Le travail est ardu, pourtant je sens une sorte de magie. Au bout de six mois, je conçois plus clairement la forme que ça aura. À la suite de sa publication, je me rendis compte que ce n'était pas forcément un livre que j'aurais moi-même choisi en librairie. Comme quoi ce n'était pas tant moi qui avais élu sa forme que la forme elle-même qui m'avait élue.

Juin 1983. Je jeûne depuis deux jours en lisant des livres de recettes et je me demande quoi faire d'un contrat de scénarisation que je viens de signer avec l'ONF. J'ai une autre histoire en tête et je sens que c'est sur celle-là que je dois travailler tout de suite. Il s'agit de l'histoire d'un grand amour et je veux être libre de tout y mettre. Le lendemain je termine mon jeûne, je résilie mon contrat avec l'ONF et j'entreprends l'écriture de *Film d'amour et de dépendance*.

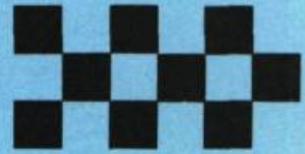
Juin 1984. Colloque « Écriture et Américanité » à Moncton, où je crois encore qu'un jour j'arriverai au bout de l'écriture et qu'alors je saurai vraiment comment vivre. Comme si l'écriture ne serait qu'un apprentissage, une manière de se rapprocher d'une sorte d'absolu. *Histoire de la maison qui brûle* est tout près de naître mais je ne le sais pas encore.

Septembre 1985. Je suis en train de corriger les épreuves de *Variations en B et K* que publiera la *Nouvelle Barre du jour*. Dans une espèce de flash, je me revois correctrice d'épreuves à *l'Évangéline*. Je me rappelle surtout les couleurs et les odeurs particulières aux différents coins de l'atelier d'assemblage. Nous travaillons le soir et, vers les neuf heures, tout le monde décroche pour souper. Plusieurs se retrouvent au restaurant chinois Bobo's où, pour trois dollars, on mange des boulettes de poulet à l'ananas ou des boulettes de porc aigres-douces et du riz frit à volonté. Mais ça c'était *Avant*. Ni le journal ni le restaurant n'existent plus, mais moi je suis encore là et le processus d'écriture semble enclenché pour de bon. Quant à *Avant*, c'est une autre histoire mais pas encore écrite celle-là. Peut-être que j'irai l'écrire à Sounion, quand j'aurai terminé cet autre scénario pour l'ONF.



L'été avant la mort

Extrait d'une nouvelle inédite



J'entends son stylo gratter la feuille à côté de moi. Dehors les motos ronronnent et les avions passent. Le rideau de la chambre, complètement aspiré contre le moustiquaire. Un chien aboie, puis un bruit d'ossatures de bicyclettes qui s'entrechoquent. Des voix. On pourrait se croire à Tel-Aviv. Le passé, son importance relative. Le présent, face à la mort, qui viendra sans doute en novembre.

* * *

Elle dit qu'elle s'amuse ainsi à inventer des titres, tout simplement, comme ça, pour le plaisir de la chose. Elle dit ne pas tout à fait comprendre cette idée de mort qui d'une part la séduit et qui d'autre part lui fait peur et mal jusque dans le plus profond de son corps. Elle a bien dit corps, et je note corps. Nous sommes au 5 juillet.

* * *

Il avait d'abord été question de salmonellose. Cela avait duré trois jours et trois nuits puis elle avait recouvré la santé. Quelques semaines plus tôt, légère indisposition due à un surplus d'acide dans l'estomac mais cela aussi avait fini par passer. De sorte que lorsqu'elle se sentit perdre un peu la sensation au bas de la jambe gauche, juste au-dessus du pied, elle s'était encore dit que cela aussi finirait par s'en aller. Une fois comme ça, elle avait cru à une grave infection rénale puisqu'elle urinait rose-rouge-sang. Sur le coup, de peur qu'on s'entête à vouloir l'en guérir, elle avait décidé de ne consulter aucun médecin et de ne souffler mot à personne de cette maladie sûrement grave. Elle éprouvait comme une douce chaleur intérieure à l'idée de sa mort imminente, qu'elle recevait comme une occasion inespérée d'être soulagée de sa vie par trop prévisible. Mais cela n'avait duré que deux jours, le temps d'éliminer de son système les betteraves rouges semées de sa main et par la suite mangées avec fier appétit.

* * *

À la sonorité du mot, on pourrait croire qu'une banlieue est une sorte de ruban dont on se sert pour faire des boucles autour des villes. On dirait alors de la banlieue comme on dit du tissu à la verge ou de l'autoroute. Et si j'écris qu'à l'extérieur règne un silence de banlieue, c'est que des bruits, des sons, pourraient toujours survenir. Expérimentation. À côté de moi elle écrit toujours. Ce qu'elle répondrait aux industriels de la littérature épatés par son talent. Elle me demande si mystère prend un h. Je réponds que non. Elle renifle, se cabre plus profondément dans ses oreillers et continue à écrire. Une légère brise fait bouger le rideau décoloré de la fenêtre. Nous sommes au 13 juillet.

La troisième fois qu'elle se mit à saigner au moment de son ovulation. On associa bientôt ce dérèglement à la tache un peu verdâtre décelée dans son dos, au-dessus de la hanche gauche. D'ailleurs une astrologue n'avait-elle pas prédit une fin assez douloureuse pour février ? 15 juillet. Cela s'annonçait bien pour un cancer généralisé prenant origine dans la matrice. Aussi que la faiblesse de son système d'immunité naturelle concordait avec ce diagnostic.

* * *

Cette idée de mort, belle parce qu'attendue, avait d'abord semblé rattachée à une sorte d'expérience esthétique. C'est seulement plus tard qu'était survenu tout le côté physique de l'affaire. Quant à la mort de l'amour, tout aussi possible, on n'y avait jusque-là jamais pensé.

* * *

Ce dernier été donc, qu'il fallait encore vivre avant que cela s'effondre, disparaisse au loin ou dans la fumée. Tout ce qui est parfaitement organisé pour nous mener plus ou moins silencieusement, plus ou moins explicitement, avec plus ou moins d'éclat ou d'assentiment, avec plus ou moins d'espoir et plus ou moins d'envie aux traitements de chimiothérapie, plus ou moins difficiles à surmonter selon que la constitution du malade soit plus ou moins fébrile ou plus ou moins forte. Le 17 juillet ou la guérison du mal par le mal.

* * *

Elle ne pleurait pour ainsi dire jamais. Elle disait tenir cela de sa grand-mère qui, répandait-on, n'avait de sa vie versé qu'une seule larme, et cela à la mort de son époux bien-aimé. Elle me parlait souvent de cette histoire et d'ailleurs c'est peut-être de cette mort-là qu'il est question ici.

* * *

20 juillet, il fait encore chaud. Elle jette un coup d'œil sur ce qu'elle appelle la géographie de mon texte puis nous nous remettons à chercher ensemble cet été ou bien cette mort dans les moindres replis du quotidien. Le rideau, immobilisé une fois pour toutes contre le moustiquaire de la fenêtre, entièrement succionné qu'il est par l'appel de l'extérieur.

* * *

22 juillet, elle dit qu'elle ne veut pas seulement mourir.